

Exposé de M. le préfet Jean Rochat lors de l'assemblée générale de l'ASPAN 611 1980

Lors d'une assemblée générale de l'ASPAN (Association suisse plan d'aménagement national) en automne dernier au Sentier, M. le préfet Jean Rochat a présenté un riche exposé. Il nous a paru intéressant d'en donner in extenso son contenu à nos lecteurs (Réd.)

Monsieur le président,
Mesdames et Messieurs,

Avant toute chose, je remercie le comité Aspan qui a donné suite à la proposition de l'un de ses membres, M. Jean Weidmann, de tenir votre assemblée annuelle 1979 à la Vallée de Joux. Je remercie tout spécialement mon ami Jean Weidmann et lui dis combien j'apprécie de retrouver en lui, à chacune de nos rencontres, cette amitié qu'il porte à ce coin de terre qu'il eut l'occasion de parcourir en tous sens lors de la période de mobilisation et plus anciennement lors de courses d'école. Les gosses usaient alors la semelle de leurs chaussures à clous. Ils n'usent aujourd'hui que le fond de leurs blue-jeans délavés sur les sièges rembourrés de nos wagons CFF ou de modernes autocars climatisés, quand ce n'est pas dans les fauteuils de luxueux DC 10.

Cette entrée en matière pour dire, Mesdames et Messieurs, que je n'ai pas l'intention de vous présenter La Vallée comme un catalogue complet et précis de tout ce qui s'y est vécu, de tout ce qu'on souhaite y vivre. Mon but, en vous apportant quelques informations est de créer une impression générale, un sentiment aussi éloigné que possible de l'indifférence. Quelques réflexions personnelles apparaîtront ici et là. Ainsi qu'on a coutume de dire, elles n'engagent que leur auteur par leur caractère subjectif.

La Vallée de Joux hier, ce sera plus spécialement le siècle dernier, les soubresauts d'un artisanat de soutien à une agriculture de montagne dont il est superflu de dire qu'elle est pauvre, puis l'évolution lente vers des structures industrielles, la production de série, la spécialisation des fonctions, évolution subie plus que souhaitée, indispensable pourtant si l'on veut vivre et non seulement survivre. Quelques mots d'un très lointain passé dont l'homme était absent.

La Vallée aujourd'hui, ce seront les sujets de préoccupation liés à la mono-industrie horlogère, les problèmes qu'elle pose, les moyens envisagés pour les résoudre, faire

face à la situation, maintenir dans les esprits un état d'alerte permanent, à tout le moins une vigilance permanente, le goût de l'effort, de la recherche et de l'esprit imaginaire. Cet aspect sera plus spécialement traité dans les deux exposés qui suivront, ADAEV, Association pour la diversification des activités et LIM, loi sur les investissements en montagne.

La Vallée de Joux est un bassin fermé, c'est ce qui la caractérise d'abord. Une entité géographique bien définie parce que mieux encore délimitée, un petit pays bien individualisé. Dans une certaine mesure, c'est un accident de la nature rendu possible par un sous-sol calcaire très fissuré par lequel s'écoulent les eaux. Deux lacs, lac de Joux et lac Brenet en occupent le fond. Un peu en retrait et un peu plus haut, entre les villages du Lieu et du Séchey, le lac Ter, petit, discret, mais qui n'en fait pas moins la fierté de la Commune du Lieu, puisqu'elle n'a pas à le partager avec une voisine.

Tout autour quelques terres agricoles acquises par défrichement sur lesquelles se sont érigés dix villages, plusieurs hameaux et des maisons foraines qu'on appelle voisinages parce qu'elles groupaient plusieurs propriétaires en ordre contigu, usant de la même voie d'accès trop étroite, de la même fontaine qui voyait s'alterner l'abreuvement du bétail et les lessives aux cendres de bois. On peut bien le dire unis pour le meilleur et pour le pire, tantôt amis, tantôt ennemis, cultivant les rognés de générations en générations jusqu'à ce qu'une destinée commune mette tout le monde d'accord par l'incendie. Il subsiste encore quelques-uns de ces voisinages.

Dans l'ensemble, une région difficile d'accès comme l'était La Vallée va inévitablement développer chez ses habitants des activités indépendantes. A l'écart des deux axes que sont: Nyon-Saint-Cergue-Morez Paris et Orbe-Les Clées-Jougne-Pontarlier, la région, isolée, se satisfera des voies de communications internes, nécessaires aux échanges locaux lui permettant de subsister en véritable autarcie, une autarcie involontaire qu'imposent le climat et l'éloignement, contre laquelle il faudra sans cesse lutter, par le troc au début, plus tard sous forme d'un commerce parfois prospère, le plus souvent aléatoire.

Si la première caractéristique de cette vallée est géographique, donc indépendante de l'action des hommes dans une large mesure, la seconde semble témoigner de leur manque d'imagination ou plutôt d'une préoccupation matérielle constante face à l'adversité. Il s'agit de l'appellation des villages.

Les premiers habitants, des moines, s'installèrent en un endroit qu'ils baptisèrent, eux ou leurs après-venant, tout simplement Le Lieu. Pourquoi chercher midi à quatorze heures. De même, pour franchir le bras de rivière qui sépare les deux lacs, il fallait bien un pont. On le construisit. Du coup, le village le plus proche s'appelle Le Pont. Les Prémontrés qui ont colonisé la rive droite, ont construit sur la Lionne, une abbaye dont on a retrouvé il y a quelques années les vestiges d'une arcade du gothique flamboyant reconstituée fort joliment tout à côté de l'église où elle fait l'admiration des visiteurs. Là aussi, le village ne pouvait porter un autre nom que celui de L'Abbaye.

Les trois villages de la Commune du Chenit sont encore plus modestes. Qu'on en juge plutôt. Le chef-lieu de district était à l'époque un passage obligé pour les moines se rendant à Saint-Claude, c'était un sentier. On l'appela Le Sentier. Un peu plus haut, le dernier village avant la France, connu par sa chorale et ses épreuves de ski nordiques, c'est Le Brassus, parce qu'un petit bras de ruisseau le traverse. Enfin, sur le versant oriental, en face du Sentier, avec lequel il constitue une seule paroisse, le troisième village de la Commune du Chenit, cadastralement intitulé L'Orient de l'Orbe, plus communément l'Orient.

La troisième caractéristique de cette vallée est d'ordre administratif ou politique. Elle n'est pas d'emblée visible et suscite l'étonnement, parfois le scepticisme. Comment peut-on à ce point compliquer les choses. Il s'agit de la subdivision des communes en fractions de communes reconnue par l'Etat. C'est simple. Chacune des trois communes de l'Abbaye, du Chenit et du Lieu comprend trois villages, Le Chenit en compte même quatre si l'on associe Le Solliat. Face à une certaine uniformité inévitable de la politique communale sur l'ensemble de son territoire, ces villages ont

éprouvé le besoin d'affirmer leur caractère propre, leur personnalité faite parfois de nuances subtiles d'autant plus précieuses qu'elles permettent d'être différents. Vu de l'extérieur, La Vallée c'est tout un et ses habitants, les Combiens, tous semblables. La réalité est différente. La tâche essentielle des fractions de commune qui sont dotées d'un exécutif et d'un législatif est d'assurer ce qu'on appelle pompeusement l'urbanisation. En fait, c'est tout simplement de rendre le village accueillant, de l'animer le mieux possible tout en favorisant son développement harmonieux, créer un cadre agréable sans extravagance, plus proche de la sobriété qu'enseigne la nature que des ambitions humaines mal contrôlées. Tout se fait en étroite collaboration avec la municipalité. Votre serviteur, autre fois municipal de la Commune du Chenit et membre du Conseil administratif du Village du Sentier, ce qui n'est pas incompatible, certifie que la complication dans tout cela n'est qu'apparente et que ces subdivisions répondent à un réel besoin. Au surplus, les relations communes-villages sont toujours excellentes, de même qu'avec la préfecture. C'est comme si trois communes en devenaient dix, la plus petite avec 100 habitants, la plus grande avec 2500.

Une quatrième caractéristique, ras surez-vous, je n'irai pas au-delà, c'est que nous n'avons pratiquement pas de printemps. L'hiver traîne en longueur, la pluie, peu à peu remplace la neige devenue grise comme le temps. L'impatience d'un renouveau chasse les plaisirs hivernaux. Seuls quelques « mordus » sillonnent encore la crête du Mont-Tendre déjà impatients de retrouver ce qu'ils n'ont pas encore perdu. Ils seront les seuls à trouver longue une belle saison toujours trop brève. Les autres s'en vont à la rencontre des premières fleurs, des cerisiers revêtus de leur blancheur éclatante. Les Combiens descendent respirer un grand bol d'air vivant entre Jura et Léman.

Pas de printemps, mais un bel automne, riche de couleurs dorées reposantes. La nature semble alors satisfaite de sa courte saison de croissance. Déjà la sève redescend. Un cerne de plus s'ajoute étroitement serré aux sapins du Risoud et

d'ailleurs. L'hiver revient. Il offre son royaume à ce roi incontesté, le ski et chacun comprend à nouveau que la seule façon de vivre à la montagne, c'est de vivre en amitié avec elle, de la respecter, et d'accepter ses sautes d'humeur.

Ayant dit quelques-unes de ses caractéristiques, je vous propose en deux mots un très rapide survol de son histoire. La forme animale la plus ancienne que je connaisse, je l'ai rencontrée ou plutôt ce qu'il en reste lors de mensurations en zone de montagne, du côté du Chalet à Roch, l'un des nombreux alpages que possède la commune du Chenit à 1400 m d'altitude. Il s'agit de fossiles de l'ère secondaire, petits coquillages qui portent allègrement leurs 150 millions d'années. On les trouve dans les murs de pierres sèches de ce pâturage, assez éloignés de tout chemin, ce qui les protège du risque de finir leur carrière dans quelque rocaïlle aménagée. Plus près de nous beaucoup plus près, il y a 10 000 ans seulement l'ère quaternaire nous a laissé un éléphas primitif ou si vous préférez, un mammoth qu'un conducteur de trax attentif mit à jour dans la gravière de Praz-Rodet. C'était le 17 mai 1969. Traité avec les soins les plus attentifs, puis reconstitué patiemment, par une équipe de spécialistes, il fait la fierté du Musée de géologie de Lausanne.

Survivons siècles et millénaires, durant lesquels la Vallée de Joux, telle une chrysalide s'est peu à peu transformée dans son cocon.

Dès le XIV^e siècle la pénétration paysanne est effective. Elle se manifeste par des défrichements nombreux des terres les mieux exposées. La culture du seigle, de l'orge et de l'avoine, de la pomme de terre aussi complète le maigre revenu de l'élevage. Toutes les cultures tendent à satisfaire les besoins des hommes et des animaux, en circuit fermé. Devant l'augmentation régulière de la population, les ressources de l'agriculture normale deviennent peu à peu insuffisantes. On jette un coup d'œil par dessus le Mont-Tendre ou le Mont-Sala, en direction de Genève, ville qui jouera désormais un rôle capital dans les échanges. L'émigration apparaît et avec elle le va-et-vient qui sortira lentement La

Vallée de son isolement. Genève n'est pas seulement la ville du rayonnement spirituel de Calvin, c'est aussi un centre commercial de premier ordre qui draine à lui toutes activités dans un large périmètre. Les Combiens en feront bientôt alternativement la réjouissante ou amère constatation.

D'un côté une population laborieuse, par la force des choses et les rigueurs du climat, prête à toute forme de collaboration, par nécessité. De l'autre des Genevois entrepreneurs. A La Vallée, si étonnant que cela puisse paraître, des ressources minières intéressantes non encore exploitées. Elles deviendront bientôt propriété des Varro, Chabey, Rigaud. Pas tous Genevois, puisqu'en 1481 l'abbé du Lac de Joux concède en abergement perpétuel l'exploitation d'une ferrière sur la Lionne à L'Abbaye à Vinet Rochat et ses fils venus de France l'année précédente. Entre parenthèse, la nombreuse famille des Rochat fêtera l'an prochain le 500^e anniversaire de cet événement.

Après des hauts et des bas, la domination du Duc de Savoie et l'occupation de leurs Excellences, l'opiniâtreté des habitants, soutenus par des capitaux genevois et français fuyant les persécutions religieuses permirent l'installation de hauts-fourneaux et leur exploitation. Ces investissements à La Vallée peuvent surprendre. La raison en est l'instabilité politique des années troublées de la fin du XVI^e siècle et les besoins de la République de Genève de se procurer du matériel de guerre, en particulier des boulets de fonte. Non seulement le gouvernement bernois ne s'oppose pas à cette industrie, mais il la favorise. La ville de Genève, combourgeoise de Berne dès 1526 devient l'alliée perpétuelle des deux grands cantons protestants Berne et Zurich en 1584. Dans les grands desseins politiques d'alors, les forges de La Vallée contribuent à la défense d'un allié et de la religion réformée. L'aisance qui en résulte pour la région ne suscite guère de reconnaissance. Cette mainmise genevoise sur la sidérurgie combière a quelque chose de vexant. Des contestations surviennent.

Quand les gens se disputent, ils sont perdants les uns et les autres. La prospérité ne dure pas. Dès la seconde moitié du XVII^e c'est le dé-

clin. La guerre terminée avec la Savoie entraîne la suppression de la fabrication du matériel de guerre. Les industriels genevois rentrent chez eux, emportant la relative prospérité qu'ils avaient apportée.

La Vallée se replie sur elle-même et s'efforce à nouveau de vivre en autarcie. Quelques maigres échanges avec l'extérieur sont le fait de colporteurs faisant commerce de produits laitiers et d'articles de bois.
(à suivre).

Exposé de M. le préfet Jean Rochat lors de l'assemblée générale de l'ASPAN

(SUITE ET FIN)

137 1980

Pourtant le goût du travail du métal, joint à des aptitudes manuelles affinées annoncent autre chose qu'on pressant. Ce n'est pas encore l'industrie horlogère. Pourtant les artisans maréchaux, couteliers, serruriers font preuve d'habileté et de précision. On n'est plus très loin de la fabrication des rasoirs et des limes comme préambule à l'horlogerie. L'industrie lapidaire consistant à tailler à facettes des pierres précieuses pour la bijouterie fait son apparition. Derrière elle, Genève évidemment. On crée des atelières selon une architecture nouvelle dont nos maisons les plus anciennes témoignent aujourd'hui encore. Lignées de fenêtres identiques, côte à côte pour laisser entrer un maximum de clarté. La profession prend un essor réjouissant et les ouvriers qui l'exercent jouissent d'une considération toute spéciale allant jusqu'à l'usage exclusif pour les lapidaires, dans les auberges, d'un tonneau du meilleur vin. Le témoin le plus illustre, lors d'un passage à La Vallée, Goethe en 1779, le relate dans ses écrits, disant que des familles entières, femmes et enfants, travaillaient comme lapidaires pour la ville de Genève. Toujours Genève dont la tutelle économique fut une réalité. Jouissant d'un quasi monopole, elle entendait le conserver. Comme on la comprend. Après de longs efforts de libération, le recours auprès de LLEE qui n'avaient aucun intérêt à indisposer leur alliée, la recherche de nouveaux partenaires en direction de Neuchâtel et du Jura neuchâtelois pour écouler des produits finis horlogers et des mouvements compliqués dont les Combières étaient passés maîtres, c'est encore le constat que rien ne peut se faire ou se négocier en dehors de cette ville attirante, aujourd'hui encore métropole horlogère.

A la révolution française qui fut très durement ressentie, Genève comptait jusqu'à 5000 horlogers et bijoutiers. Le travail tomba si bas que la moitié seulement pouvait encore en vivre avec des salaires qui eurent aussi tombèrent de Fr. 12.— par jour à Fr. 2.— seulement. A La Vallée pendant ce temps l'horloger-paysan était devenu paysan. Il vivait chichement, mais il vivait.

Comme déjà dit, on cultivait l'avoine, l'orge, le seigle et les pommes de terre. Aujourd'hui, on ne cultive plus de céréales. Quelques jardins potagers produisent des légumes d'une saveur si particulière qu'il semble que le beurre a poussé en même temps. Les gens des Bioux vous diront que c'est vrai en tout cas de leurs chouraves. Les paysans trop pauvres pour acheter individuellement une charrue, se groupent à plusieurs. On comptait une centaine de ces engins dans le district, tous fabriqués dans la forge de Jacques-David Lecoultre dont le fils Antoine fut l'un des artisans du développement horloger à La Vallée. Plus tard, l'un de ses descendants, nommé lui aussi Jacques-David sera l'un des derniers grands patrons, décédé en 1948. Puis viendra l'époque dans laquelle nous sommes, celle des holdings, de l'anonymat et de l'incertitude.

En 1831, sur requête de la Commission commerciale et industrielle, il fut procédé dans tout le canton de Vaud à un inventaire et recensement complet des activités artisanales, commerciales et industrielles. Le sous-entendu fiscal était évident. Il n'échappa à personne, d'où quelques réticences et quelques doutes quant à son objectivité. Des renseignements intéressants tout de même qui situent assez bien l'importance de l'agriculture chez nous. En une année, la production est la suivante : 2600 sacs d'orge, 1400 d'avoine, 2500 de pommes de terre, plus 3000 têtes de bétail. Le commerce et le travail du bois sont liés à la présence de riches forêts, celle du Risoud en particulier.

Les charpentiers, menuisiers, tonneliers, cuivriers et autres fabricants de futailles écoulent leurs produits dans les vignobles vaudois et genevois. C'était avant l'ère actuelle des cageots en plastique. Aujourd'hui, il nous reste un dernier tonnelier qui, en 1977 fut le fournisseur de brantes de la mémorable Fête des vignes. N'y a-t-il pas là le signe que l'arrière-pays, moins soumis aux pressions et moins exposé aux agressions de la vie moderne, est mieux à même de tenir le rôle de conservateur des traditions pour assurer dans la continuité le passage harmonieux du passé au futur.

Nous sommes toujours en 1831. Sur une population de 4567 habitants il n'y a que 22 étrangers. Quant aux Confédérés, il n'en est pas fait mention. Il est vrai que le tunnel de Chexbres n'est pas encore construit et celui des Epoisats qui pénètre à La Vallée non plus. Parmi les Meylan, Piguët, Audemars, Golay, Lecoultré et autres RoCHAT, tous bien de cette terre, on trouve un Scherzinger Jean, cordonnier, un Waltrae Louis tonnelier qui a déjà francisé son nom. Les Bianchi, Pesenti, Valceschini et bien d'autres qui viendront plus tard construire nos maisons et contribuer puissamment à l'élaboration du produit national brut, ne sont pas encore nés. Aujourd'hui que ferait-on sans eux ?

Le recensement de 1831 apporte d'autres renseignements qui, à 150 ans de distance restent d'une brûlante actualité. On y traite de matières premières, d'outillages, de fournitures diverses et des taxes douanières qui les grèvent lourdement et compromettent la capacité de concurrence des industries. On y parle de libre circulation des produits et des ouvriers à l'intérieur et à l'extérieur des frontières ou plutôt on suggère cette solution, dans la plus grande liberté possible, car c'est de la liberté que dépend la prospérité. Vérité fondamentale. Pussions-nous ne jamais l'oublier et écarter tous ces beaux parleurs, faiseurs d'idées et de théories fumeuses, parasites d'une société qu'ils aimeraient détruire, qui tentent de nous prouver le contraire.

Dans une lettre du 28 janvier 1832, signée Golay, à l'adresse de la Commission d'enquête commerciale et industrielle, on lit ceci : «Ce qui nous convient le plus c'est d'employer nos producteurs, non aux productions où l'étranger réussit mieux que nous, mais à aller où nous réussissons mieux que lui et avec celles-ci d'acheter les autres ; proposition qui n'exclut point le perfectionnement des machines et des méthodes, ni l'introduction et l'essai de

nouveaux moyens. A cet égard il me semble que nous manquons singulièrement de moyens d'éducation industrielle. Fin de citation.

En mettant le doigt sur cette grave lacune en matière de formation professionnelle se sont trouvés posés les premiers jalons de la future Ecole d'horlogerie, actuelle Ecole technique de la Vallée de Joux. L'idée devra cheminer pendant 70 ans avant sa réalisation concrète en 1901. Que de poussière, d'indifférence et d'inertie avant d'atteindre le but. N'en va-t-il pas de même de toute idée audacieuse, condamnée à vaincre plusieurs fois avant de triompher définitivement. Il y a toujours un «oui mais» quelque part pour tout compromettre par le doute sournois qu'il jette sur les choses apparemment acquises.

La seconde moitié du XIXe siècle, c'est l'âge d'or pour l'industrie horlogère. Le savoir-faire, l'habileté, le goût pour les problèmes mécaniques difficiles poussent les Combiens à réaliser la montre compliquée dont la demande est tellement forte que les Genevois pour s'assurer les plus belles pièces faisaient volontiers le déplacement jusqu'à Nyon à la rencontre de leurs fournisseurs. De nos jours, en pleine période de mutation technologique où le quartz et l'électronique se font menaçants pour la mécanique pure, on constate un fait réjouissant. La montre compliquée jouit d'un engouement certain et ceux qui s'y consacrent, de plus en plus nombreux, ne chôment pas. Il s'agit de ce que l'on appelle la montre squelette où tous les organes sont apparents. D'un seul coup d'œil elle dit toute l'habileté, l'attention et la maîtrise de l'horloger, son amour pour un métier passionnant. A une époque où tout se fait en grande série par des machines automatiques, elle dit le contraire, le soin et la précision dont elle est l'unique objet, ambassadrice de la personnalité et de la classe, pièce de collection. Quel contraste avec la montre électronique, froide et implacable, dépersonnalisée, qui dé-

coupe le temps avec le tranchant d'un rayon laser.

Revenons à ce XIXe siècle pour constater que la prospérité est une maîtresse insouciant. Quand les choses vont bien et même très bien, elles semblent devoir durer toujours. Aux réalisations prestigieuses sorties des mains d'habiles horlogers aurait dû correspondre un effort identique de recherche. Il n'en fut rien. Sous la pression des horlogers neuchâtelois et bernois plutôt acquis à la mécanisation, les prix baissèrent. On vit bientôt deux activités parallèles, l'une déclinant, celle de la montre compliquée, l'autre grandissant par la volonté d'hommes énergiques, les Audemars au Brassus et les Lecoultré au Sentier. Le passage se fit lentement de la société paysanne et artisanale à une société industrialisée. Ces hommes qui troquaient la blouse de l'horloger contre celle du paysan, sans quitter leurs demeures, prirent peu à peu le chemin de l'usine. Cette contrainte nouvelle, loin de les révolter, leur apporta ce dont ils avaient souvent manqué, la sécurité, la continuité dans le travail et la spécialisation des fonctions qui permet aux moins doués de trouver une place au soleil. C'est l'un des mérites de l'industrialisation d'avoir ouvert un large éventail de postes de travail permettant aux plus entreprenants et aux plus actifs d'assumer des responsabilités et à d'autres, plus effacés, plus limités dans leurs moyens de vivre malgré tout, une existence d'homme, faite de dignité.

Quelques soubresauts, beaucoup de difficultés, en particulier durant la grande crise et nous voilà de plain-pied dans la période contemporaine marquée par ses implications supra-régionales. De la rivalité Vallée de Joux - Genève, il n'en est plus question. Les entreprises acquièrent une dimension qui nous dépasse. Les organes de décision sont le plus souvent ailleurs. C'est le silence, donc l'incertitude, parfois plus déprimante que la réalité.

Il est souvent plus facile de jeter un regard sur le passé figé dans ses formes définitives que de poser un diagnostic précis et complet du temps présent. Plus difficile encore de proposer une thérapeutique. La statique des choses du passé permet leur analyse indépendamment du temps. L'époque moderne très remuante est, au contraire caractérisée par un dynamisme qui rend incertains les points d'accrochage et aléatoires les marches à suivre. On est souvent tenté d'apporter après coup, les justificatifs de ce que l'on perçoit d'instinct au lieu de plier son jugement à une analyse objective.

L'impression originale étant défectueuse, nous la retranscrivons :

C'est la raison pour laquelle, traiter nos problèmes actuels est affaire de spécialistes. On s'y emploie au sein des entreprises industrielles, les premières concernées. On s'y emploie ensuite au sein de deux organismes de soutien à l'économie régionale, l'ADAEV et la LIM, c'est-à-dire l'Association pour la diversification des activités à La Vallée et l'Association pour le développement de la Vallée de Joux dans le cadre de la loi sur les investissements de montagne, deux sujets qui vous seront présentés tout à l'heure, ce qui me dispense d'en parler longuement. Tout au plus une image. Celle d'un malade que l'on confie à une équipe médicale pluridisciplinaire, hautement compétente et dont l'on attend beaucoup. Le malade est un grand malade, l'industrie horlogère durement malmenée par la récession, plus encore par une révolution technique très rapide, la cherté du franc suisse, la concurrence. Pour la Vallée de Joux seulement, perte de 800 à 900 postes de travail, baisse importante de la population et, paradoxalement aujourd'hui, difficultés de recrutement de la main-d'œuvre, partiellement aplanie par la présence des frontaliers.

On fait volontiers la comparaison de La Vallée et de l'arc lémanique dont on aurait mauvaise grâce de prétendre que la région de Nyon à Villeneuve n'est pas attractive. Nous pensons que La Vallée l'est aussi, d'une autre manière. A nous de le prouver et de tout mettre en œuvre pour que cette affirmation soit une réalité. Les bons sentiments ne suffisent plus, ils ne convainquent que les convaincus. Nous devons aller plus loin. Notre tâche ne sera pas facile. La LIM est précisément là pour nous aider. Nous pouvons lui faire confiance, sans en attendre des miracles car l'effort doit venir de nous d'abord. Cet effort est au départ celui de la solidarité. Ce n'est en nous repliant sur nous-mêmes

mêmes, chacun dans sa commune ou son village, chacun dans l'industrie qui le fait vivre sans souci des autres, chacun limité aux frontières de ses seuls problèmes, ce n'est pas de cette manière que nous maîtriserons une situation devenue inconfortable et que nous donnerons à la région ce dont elle a besoin, un second souffle et une nouvelle espérance.

J'ai parlé tout à l'heure d'équipe pluridisciplinaire au sujet de la LIM, de spécialistes auxquels rien ne devrait échapper et pourtant. Nous savons que l'œuvre sera imparfaite. Puisse-t-elle ne pas se limiter à des conceptions matérielles seulement, mais pénétrer profondément l'âme de ce petit pays qui chante volontiers au cœur de ses habitants. Personnellement je verrais cette équipe avec laquelle je me réjouis de collaborer, complétée d'un philosophe et d'un poète.

D'un philosophe pour dire : attention. Tout n'est pas matériel dans l'existence. Le but n'est pas de produire et de consommer sans retenue. La modestie et même l'humilité sont de plus sûrs conseillers que l'ambition et l'orgueil. Tout ne se mesure pas en termes d'efficacité et de produit national brut. La qualité de la vie est faite avant tout de paix intérieure, d'acceptation de son sort, de moins d'égoïsme et de plus de solidarité. En somme, un Socrate qui, à l'image de celui de l'antiquité grecque dirait des choses essentielles sans jamais les écrire.

D'un poète aussi nous aurions besoin qui chante le renouveau de la vie au printemps, le chant des cigales par une nuit d'été, la ligne ondoyante de la crête du Mont-Tendre, l'atmosphère chaude et parfumée qui monte du chauderon d'alpage dans lequel se prépare le succulent gruyère de montagne, les premières gelées d'automne qu'il faut prendre au sérieux, l'éclatant soleil de janvier sur les cristaux de neige. De tout cela nous savons qu'il sera tenu compte et nous sommes sans inquiétude. Nos sociétés chorales chanteront encore le « Petit Pays » de Carlo Hemmerling.

Mesdames et Messieurs, je termine par la lecture d'un poème qui situe assez bien la Vallée de Joux, son industrie, la beauté paisible de ses paysages, la destinée de l'homme dans la main de Dieu, une région de ce canton de Vaud, quelque part entre rêve et réalité.

Ce poème s'intitule : « La Montre ». Il est de P. Lonchamp. Il a paru dans le journal la « Fonction publique » de juillet 1979. Le voici :

*Comme un cœur humain qui palpite,
Ce mouvement si régulier,
Souvent à méditer m'invite.
J'aime son rythme régulier.
Jours de joie et jours où l'on pleure,
Jours d'espoir et jours de regrets,
La montre marque d'heure en heure
Leurs rians ou tristes secrets.
On ne la trouve jamais lasse,
Et l'on dirait qu'elle a compris
La Valeur de l'instant qui passe,
Dont la fuite double le prix.*

*D'où lui vient la force infinie
De recommencer tous les jours
Une autre étape de la vie
Sans jamais ralentir son cours ?
C'est qu'une clé donne aux rouages
chaque jour un nouvel essor,
C'est elle qui, des engrenages
Entretient le constant effort.*

*Notre âme aussi, montre immortelle,
A besoin d'un ressort puissant
Et d'une clé qui renouvelle
Son effort pénible, incessant.
Et pour que notre vie entière
Ait toujours un divin moteur
Dieu nous a donné la prière,
Ce puissant remontoir du cœur.*

P. Lonchamp.

Mesdames et Messieurs, merci pour votre attention.

J. Rochat, préfet.

Informations tirées des publications du professeur François Jequier.

— *Les relations économiques entre Genève et la Vallée de Joux.* (Genève 1974).

— *La Vallée de Joux en 1831 d'après les rapports de la Commission d'enquête commerciale et industrielle.* Revue historique vaudoise 1976, pages 115-138.